

HISTOIRES D'ŒUFS

La photographie (très intimiste !) des deux poules désormais adoptées par mon petit-fils Gédéon, et dont il attend avec une certaine impatience l'autorisation vétérinaire de déguster les œufs, m'a remis en tête des histoires d'œufs que j'avais plus ou moins oubliées. Non pas les œufs de Pâques colorés que nous décorions (et décorons encore) en famille à l'occasion des fêtes de Pâques, non pas la démarche touchante du concierge de notre immeuble arrivant avec un œuf tout frais pondu dans la main « pour le petit qui est malade », lequel petit était le père de Gédéon, non, pas ces anecdotes-là mais des histoires plus anciennes, des histoires d'œufs qui ont frappé mon enfance et qui sont restées dans ma mémoire étonnée.

Mai 1940. Les Allemands sont à Sedan. Mes parents qui ne pouvaient légalement pas quitter Lille sans en avoir reçu l'ordre avaient accepté de nous confier ma sœur et moi aux parents de mon amie Marie-Rose qui évacuaient vers Pouilly-sur-Loire où ils possédaient une maison. Maman avait les larmes aux yeux de nous laisser partir, Papa, s'il le montrait moins, ne devait pas non plus se sentir à l'aise. Marie-Rose et moi, dans l'inconscience de nos dix ans, nous partîmes sans arrière-pensée, contentes à l'idée d'être en vacances prématurées, de projeter des jeux dans le jardin de Pouilly et des poursuites imaginaires avec le jeune détective de la Semaine de Suzette, le séduisant Sir Jerry. Quant à ma sœur, elle n'avait pas encore cinq ans.

Etape à Senlis. Entrée dans un restaurant accueillant. On nous montre la carte en nous demandant de choisir un plat, notre plat. Voyons voir... Tout est tentant. Mais ... des « œufs miroir », ça, ce doit être beau, délicat, étincelant, voire magique. Jamais ni Marie-Rose ni moi n'avions entendu parler d'œufs miroir. Nous les attendons avec curiosité, avec impatience, avec fébrilité. Enfin les voilà. Oh ! ce ne sont que des œufs au plat, de vulgaires œufs au plat... Soixante-treize ans plus tard j'en suis encore toute déçue.

Septembre 1943. Nous étions, ma mère, ma sœur et moi, réfugiées dans un petit hameau de l'Oisans, avec veau, vache, cochon, couvée...

La région, durant cette période, était occupée par l'armée italienne, alliée de l'armée allemande. Mais, après la chute de Mussolini, les combats ont cessé entre les Alliés et les Italiens et, comme le rappelle Jean-Louis Panicacci dans son ouvrage sur L'Occupation italienne, « le problème majeur pour les soldats italiens fut de rejoindre la péninsule, pour certains d'entre eux en échappant aux troupes allemandes qui les remplaçaient progressivement ».

Un jour de cette époque, est passé devant chez nous un soldat italien, pâle, hâve et défait, mal rasé et affamé. Fatigué, il s'est adossé au muret qui séparait notre propriété du chemin qui la borde. Ma mère s'est approché du muret et a donné au soldat un œuf qu'elle venait de ramasser dans le poulailler. Qu'allait-il en faire ? Malgré mes quatorze ans, je ne savais pas qu'on pouvait avaler des œufs crus, qu'on pouvait les gober. Et soixante-dix ans plus tard, je revois encore cet homme qui, à mon grand ébahissement, adossé au muret, gobait un œuf, oui, avalait un œuf tout cru. Il est parti. A-t-il pu, traversant la frontière en escaladant les montagnes, rejoindre son pays natal, sa maison, sa famille ?

La fermière voisine m'a dit, dans la journée, d'un air réprobateur, sur un ton à la fois pointu et plein d'amertume : « Ta mère a donné un œuf à un soldat italien ! ». Eh oui, Maman a donné un œuf à un soldat italien qui avait faim et qui avait peur des Allemands devenus des ennemis. Elle a donné un œuf à un homme affamé qui l'a gobé tout cru et à toute vitesse. Est-ce qu'elle a eu tort ?

Certes, tout cela, ce sont de vieilles histoires, authentiques mais périmées ; tout cela ne vaut pas les œufs des poules de Gédéon.

Georgette CHEVALLIER

2013